

Dans le Cantal, avec une famille productrice de lombricompost : « Sans vers, il n’y a plus de vie »

Installée dans une vallée au pied du massif du Cantal, la famille De Vreede s’est lancée il y a une vingtaine d’années dans la production de lombricompost. Une démarche iconoclaste dans ces terres d’élevage bovin, qui trouve aujourd’hui de nombreux débouchés.

Mediapart [Amélie Poinssot](#) le 1 août 2022

<https://www.mediapart.fr/journal/france/010822/dans-le-cantal-avec-une-famille-productrice-de-lombricompost-sans-vers-il-n-y-plus-de-vie>

Laroquevieille (Cantal). Catherine plonge la main dans le tas de fumier. La croûte, marron et grumeleuse, est sèche. À l’intérieur : un matériau humide, noir, où grouillent un tas de petites bêtes. Sa main ressort pleine de vers. En voilà deux qui s’accouplent : ils sont emmêlés, tête-bêche, pendant quelques instants. « *Ce sont des hermaphrodites. Les gamètes mâles passent de l’un à l’autre. Plus tard, le ver produira des gamètes femelles, formera un cocon, et c’est là que se fera la fécondation.* » Une poignée de terre plus tard, voilà justement un cocon, 2 millimètres de diamètre à peine, imperceptible pour un œil non exercé. De là sortiront, quelques semaines plus tard, un ou plusieurs individus.

Nous sommes à la mi-mai, la haute saison pour la reproduction des vers de terre qui étaient en dormance tout l’hiver. Au pied du massif du Cantal et du Puy Mary, à une vingtaine de kilomètres d’Aurillac, Catherine et John, la soixantaine, travaillent avec leur fille Rosaline à la fabrication de lombricompost.

Il n’a pas plu depuis trois semaines et le mercure frôle les trente degrés, une température exceptionnelle et troublante pour un mois de mai dans cet endroit de montagne situé à plus de 600 mètres d’altitude. Dans leur fumier, les vers restent pourtant dans un milieu frais et humide, indifférents aux conditions météorologiques qui, depuis le printemps, mettent en difficulté quantité de productions agricoles. « *Je suis inquiète pour la survie de la société, mais pas pour notre activité en tant que telle* », souffle Catherine.

Les petits vers de sa ferme sont d’ingénieux artisans. Ils fabriquent de l’humus, un fertilisant tout ce qu’il y a de plus naturel, sans aucune trace de produit chimique. Lequel pourra ensuite nourrir la terre, cette « *maison de la plante* »... Cette dernière y puisera des ressources là où les sols sont géologiquement pauvres et là où, détruits par la sécheresse ou la chimie, ils ont été désertés par le vivant.

Car ce processus de lombricompostage produit énormément de matière organique, autant de nutriments nécessaires au développement des végétaux. Le procédé mis au point par la famille De Vreede est simple : des tas de fumier récupéré auprès d’élevages bovins du coin sont laissés pendant des mois à l’air libre. Toute une flopée de bestioles se mettent à travailler, sans même qu’il soit nécessaire d’intervenir. C’est ce qui fait monter la température de l’ensemble, jusqu’à provoquer la « *fièvre du compost* » : à 60 degrés environ, les bactéries meurent, provoquant une chute du taux d’azote. L’herbe commence alors à pousser.

« Une usine de vie »

C’est à ce moment-là que l’environnement devient propice au développement des vers. Le tas de fumier est broyé « *pour être aéré* » et étendu en bandes d’une quarantaine de mètres de long et d’une épaisseur de 20 à 30 centimètres. À l’intérieur de la couche, des centaines de milliers de lombrics vont s’épanouir,

avalant le fumier pour recracher « *un caca plein de micro-organismes* », explique Catherine. « *C'est une usine de vie.* »

Les déjections vont naturellement vers le bas de la couche, formant petit à petit le compost dans la partie inférieure, tandis que les vers, tant qu'ils trouvent à se nourrir, restent dans la partie supérieure du fumier. Une fois le compost constitué, la bande du dessus, encore pleine de vers, est retirée pour démarrer une nouvelle litière. Et le compost prend le chemin de l'emballage, où il se retrouvera sous la forme de sacs de cinq à vingt kilos.

Combien de temps vit un ver de fumier ? On l'ignore précisément, mais il faut « *six mois à un an pour produire du compost, entre l'arrivée du fumier sur la ferme et la préparation des sacs pour la vente* ». Vingt-cinq ans que Catherine s'est lancée dans cette activité avec son mari. « *C'est une population qui s'autorégule ; nous n'avons jamais eu besoin de réintroduire des vers* », poursuit cette passionnée.

Dans cette vallée plutôt conservatrice, qui vote traditionnellement à droite voire à l'extrême droite – Le Pen est arrivée en tête du second tour de la présidentielle avec plus de 57 % des suffrages, et aux législatives, le député Les Républicains (LR) Vincent Descœur a été réélu au second tour avec près de 70 % des voix –, ce couple franco-néerlandais a détonné quand il s'est installé là dans les années 1990.

Au pays de la vache salers, où les cloches tintent à chaque virage le long de routes sinueuses bordées de pâturages et où les fermes se transmettent de père en fils, depuis une éternité, l'idée d'élever ces minuscules bêtes que sont les vers de fumier en a choqué plus d'un.

Catherine s'en amuse encore, elle qui a suivi à l'époque une année de formation pour devenir « *exploitante agricole* » et décrocher les aides à l'installation auxquelles elle pouvait prétendre juste avant de passer 40 ans. « *Je me suis retrouvée avec une majorité de gars qui avaient 25 ans et allaient reprendre l'élevage bovin paternel, prétendaient déjà connaître le métier, et ne juraient que par le labour profond. La seule alternative dans le coin, c'était les poules et les pigeons... Et moi, j'étais une femme d'une quarantaine d'années qui allait s'occuper de vers de terre !* »

Autodidactes

Pour plaisanter, ses collègues lui demandent quelle sera la taille de son cheptel. Pour la Mutualité sociale agricole (MSA), la question est toujours d'actualité. « *Je ne rentre dans aucune case et il faut pourtant chiffrer son activité. Or il est impossible de savoir combien de vers de terre vivent dans nos litières. Cela dépend de la saison, de l'avancée de la décomposition du fumier... Tout ce que je sais, c'est qu'une poignée de main de vers de terre, c'est environ 500 grammes. Pour les papiers, j'ai indiqué entre 20 et 50 kilos de vers de terre par litière.* »

Il y a peu de fermes lombricoles en France. Une rapide recherche sur Internet nous apprend qu'une vingtaine sont répertoriées. L'incompréhension que suscite encore parfois leur activité, voire le dégoût vis-à-vis d'une matière perçue comme sale et sans intérêt, étonne Catherine et John.

« *Nous ne sommes pas agronomes, nous sommes des autodidactes*, précise ce dernier. *Mais ce que nous avons compris, c'est que nous dépendons de choses que nous ne voyons pas. Sans vers dans les sols, il n'y a plus de vie sur terre.* »

L'intérêt des vers tient principalement à deux actions. Une action mécanique tout d'abord : en creusant des galeries, les vers aèrent et drainent les sols, ce qui permet de retenir l'eau et fait circuler sels minéraux et matières organiques. Une action biochimique ensuite : en transformant ce qu'ils mangent, les vers multiplient bactéries et micro-organismes qui à leur tour vont transformer la matière qui les entoure en sels minéraux. Ce sont ces derniers qui seront absorbés par les végétaux.

« S'intéresser aux vers, c'est une philosophie de vie, poursuit John. C'est comprendre l'importance de l'infiniment petit. Cela ne vaut pas seulement pour le respect de la planète et du vivant. Cela vaut aussi à l'échelle de la société. C'est se rappeler, par exemple, l'importance du rôle des éboueurs. Le travail des lombrics, le travail des éboueurs, ce sont des maillons indispensables à nos équilibres. »

Cet équilibre, c'est aussi une nécessaire attention à la biodiversité. Alors que l'artificialisation des sols et l'usage massif de pesticides font des ravages sur les populations animales depuis des décennies, les onze hectares sur lesquels le couple habite, entouré de ses enfants et petits-enfants et dont il a fini par faire l'acquisition après 17 ans de fermage, sont en train de devenir un écrin de vie sauvage.

Ce que nous essayons de faire, c'est rendre à la terre ce que nous lui prenons. Catherine De Vreede

Là, un monticule laissé volontairement à l'abandon, ici, une haie plantée par John il y a 20 ans – aujourd'hui, des arbres touffus de 15 mètres de haut –, un peu plus loin, le début d'une plantation de forêt, et un peu partout des arbres fruitiers : cerisiers, pommiers, poiriers, mirabelliers... *« Nous avons semé quelques graines mais surtout, nous laissons la nature reprendre ses droits, explique Catherine. À tel point que des plantes sont arrivées qui n'existaient pas du tout ici, comme le caille-lait, l'orchidée et l'œillet sauvages. »*

Le site, qui s'étend autour d'un étang, attire d'ailleurs ornithologues et autres observateurs qui profitent des quelques emplacements de camping proposés par la famille. Les espèces d'oiseaux qui habitent ou passent dans le coin sont nombreuses : loriots, cormorans, huppés fasciés, pigeons ramiers, râles d'eau... Un grand duc, qui loge probablement au village voisin, vient même se nourrir ici de temps à autre. Dans les toilettes du camping, un oiseau a fait son nid...

Le potager, lui aussi, s'adapte aux herbes et aux petites bêtes. S'il faut en éloigner quelques-unes, ce sera avec l'aide d'un purin d'orties ou de prêles, des plantes pleines de vertus qui poussent toutes seules dans ce royaume végétal. Depuis quatre ans, Rosaline, la trentaine, s'est lancée dans la fabrication de ces produits, *« une activité non reconnue par les instances agricoles ».*

« Est-ce que nous sommes écolos ? Je ne sais pas, s'interroge Catherine. Nous sommes des êtres humains, nous ne pouvons pas ne pas polluer. Ce que nous essayons de faire, c'est rendre à la terre ce que nous lui prenons. Être respectueux du milieu dans lequel nous sommes. Avoir une attitude d'humilité face à la nature. Tout l'inverse d'une exploitation agricole. »

Les vingt à trente tonnes de compost produites chaque année par la famille De Vreede partent désormais comme des petits pains. Le compost est particulièrement prisé des pépiniéristes et des particuliers dans le sud et le sud-ouest de la France, *« des zones où les sols sont souvent secs et où les gens ont pris conscience que la plante avait besoin d'un sol sain ».*

Alors que le coût des fertilisants chimiques flambe depuis la hausse des prix de l'énergie, la famille en est convaincue, le lombricompost a l'avenir devant lui. Avec une difficulté cependant : il devient de plus en plus ardu de récupérer du fumier, matière première de cette production, si l'on ne veut pas s'approvisionner auprès d'élevages industriels. Éleveurs et éleveuses de vers ne sont pas les seuls à avoir compris la richesse de ce matériau.